

Être un homme

Du même auteur

*L'Histoire de l'amour*

Gallimard, 2006

Folio n° 4699

*La Grande Maison*

Éditions de l'Olivier, 2011

Points, n° 2845

*Forêt obscure*

Éditions de l'Olivier, 2018

Points, n° P5039

NICOLE KRAUSS

# Être un homme

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Paule Guivarch*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

*Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.*

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez HarperCollins USA en 2020,  
sous le titre : *To Be a Man*.

ISBN 978.2.8236.0920.2

© Nicole Krauss, 2020.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Sasha et Cy*



## En Suisse

Cela fait trente ans que je n'ai pas vu Soraya. Pendant tout ce temps, je n'ai essayé qu'une fois de la retrouver. Je crois que j'avais peur de la revoir, peur de chercher à la comprendre maintenant que j'avais vieilli et le pouvais peut-être, ce qui, je suppose, revient à dire que j'avais peur de moi-même, de ce que je risquais de découvrir sous ce que j'avais compris. Au fil du temps, je me suis mise à penser de moins en moins à elle. J'ai suivi des études universitaires jusqu'au troisième cycle, je me suis mariée plus tôt que je ne l'avais imaginé et j'ai eu deux filles à un an d'intervalle. S'il arrivait que l'image de Soraya me traversât l'esprit au milieu d'une foule d'associations éphémères, elle disparaissait aussi vite.

J'ai rencontré Soraya quand j'avais treize ans, l'année où ma famille a séjourné en Suisse. « Attends-toi au pire » aurait pu être la devise de ma famille, si mon père ne nous avait pas enseigné de façon très explicite qu'elle était, en fait, « Ne fais confiance à personne, soupçonne tout le monde ». Nous habitions une maison imposante bien qu'au sommet d'une falaise. Nous étions des Juifs européens, même en Amérique,

c'est-à-dire que des catastrophes s'étaient produites, qui pouvaient se produire de nouveau. Nos parents se disputaient violemment et leur mariage était sans arrêt au bord du naufrage. La ruine financière menaçait, elle aussi, et nous savions qu'il nous faudrait bientôt vendre la maison. L'argent ne rentrait plus depuis que mon père avait quitté l'entreprise familiale au terme de plusieurs années de disputes homériques avec notre grand-père. Quand notre père reprit ses études, j'avais deux ans, mon frère quatre et ma sœur n'était pas encore née. À Columbia, le cursus préparatoire était suivi de cours à l'école de médecine puis d'un internat en chirurgie orthopédique à l'HSS, l'hôpital de chirurgie spéciale – spéciale en quoi, nous n'en savions rien. Durant ses onze années de formation, mon père fit un nombre incalculable de nuits de garde aux urgences, accueillant un effroyable défilé de victimes : accidents de voiture, accidents de moto, et, une fois, le crash d'un avion de la compagnie Avianca à destination de Bogotá qui s'était écrasé sur une colline à Cove Neck. Au fond, peut-être s'accrochait-il à la croyance superstitieuse selon laquelle ces confrontations nocturnes avec l'horreur suffiraient à en protéger sa famille. Mais par un après-midi orageux de septembre, pendant la dernière année d'internat de mon père, ma grand-mère fut renversée par une camionnette en excès de vitesse, à l'intersection de la Première Avenue et de la 50<sup>e</sup> Rue, provoquant une hémorragie cérébrale. Lorsque mon père arriva à l'hôpital Bellevue, sa mère était étendue sur un brancard dans la salle des urgences. Elle lui pressa la main, puis tomba dans le coma. Elle mourut six semaines



plus tard. Moins d'un an après sa mort, mon père termina son internat et emmena notre famille en Suisse où il avait obtenu une bourse pour une formation en traumatologie.

Que la Suisse – neutre, alpestre et ordonnée – possédât le meilleur institut du monde en traumatologie semble paradoxal. À cette époque-là, le pays tout entier dégageait une atmosphère de sanatorium ou de clinique psychiatrique. Au lieu de murs capitonnés, il y avait la neige qui recouvrait et atténuait tout, si bien qu'après tant de siècles, les Suisses s'emmitouflaient instinctivement de la tête aux pieds. C'était peut-être là tout l'intérêt de la chose : un pays particulièrement obsédé par la retenue et le conformisme, la fabrication de montres et la ponctualité des trains ne pouvait être mieux préparé à accueillir un corps en morceaux. Le fait que la Suisse comptait aussi de nombreuses langues nous permit, à mon frère et à moi, d'échapper inopinément à la morosité familiale. L'institut était situé à Bâle, où l'on parle le *Schweizerdeutsch*, mais ma mère estimait que nous ferions mieux de poursuivre l'étude du français. Le *Schweizerdeutsch* était pratiquement du Deutsch, or il nous était interdit d'approcher quoi que ce fût ayant le moindre lien avec le Deutsch, la langue de notre grand-mère maternelle dont toute la famille avait été assassinée par les nazis. Nous fûmes par conséquent inscrits à l'École internationale de Genève. Mon frère logeait à l'internat du campus, mais comme je venais juste d'avoir treize ans, je n'avais pas l'âge requis. Afin de m'éviter les traumatismes associés au Deutsch, on trouva pour moi une solution dans la banlieue ouest de Genève et,

en septembre 1987, je devins pensionnaire chez une enseignante anglaise suppléante du nom de Mme Elderfield. Elle avait des cheveux décolorés couleur paille et les joues roses d'une personne élevée dans un climat humide, mais elle avait tout de même l'air âgée.

La fenêtre de ma petite chambre s'ouvrait sur un pommier. Le jour de mon arrivée, des pommes rouges, tombées tout autour, pourrissaient au soleil d'automne. La pièce contenait un petit pupitre, un fauteuil de lecture et un lit au pied duquel était pliée une couverture de l'armée en laine grise assez vieille pour avoir été utilisée pendant une guerre mondiale. Au niveau de la porte, la moquette marron était usée jusqu'à la corde.

Deux autres pensionnaires, âgées l'une et l'autre de dix-huit ans, partageaient la chambre du fond, au bout du couloir. Nos lits étroits avaient tous les trois appartenu aux fils de Mme Elderfield, mais ceux-ci avaient grandi et quitté la maison bien longtemps avant notre arrivée. Il n'y avait pas de photos des garçons, si bien que nous ne sûmes jamais à quoi ils ressemblaient, mais nous oublions rarement qu'ils avaient autrefois dormi dans nos lits. Entre les fils absents de Mme Elderfield et nous, il y avait un lien charnel. Rien non plus concernant son mari, s'il avait jamais existé. Elle n'était pas du genre à encourager les questions personnelles. Lorsqu'il était l'heure de dormir, elle éteignait nos lumières sans un mot.

Je passai le soir de mon arrivée assise par terre dans la chambre des autres filles, parmi leurs tas de vêtements. Dans

mon pays, les filles s'aspergeaient d'une eau de Cologne bon marché pour hommes du nom de Drakkar, mais le parfum capiteux qui imprégnait les habits de mes copensionnaires m'était inconnu. Mélangé à leur chaleur corporelle et à la chimie de leur peau, il s'atténuait, mais parfois il s'accumulait de telle façon dans leurs draps, leurs chemisiers éparpillés çà et là que Mme Elderfield ouvrait les fenêtres d'autorité et que, de nouveau, l'air froid réduisait tout à sa plus simple expression.

J'écoutais ces filles plus âgées parler de leur vie dans un langage codé que je ne comprenais pas. Elles riaient de ma naïveté mais se montrèrent toujours parfaitement gentilles envers moi. Marie était arrivée de Bangkok via Boston, et Soraya du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris via Téhéran où son père avait été ingénieur attitré du shah avant que la révolution envoyât la famille en exil, trop tard pour pouvoir emballer les jouets de Soraya mais à temps pour transférer la plupart de leurs liquidités. L'extravagance de leur conduite – sexe, psychostimulants, refus d'obéir – les avait fait atterrir toutes les deux en Suisse pour une année scolaire supplémentaire, une treizième, dont aucune n'avait jamais entendu parler.

Nous partions généralement pour l'école dans l'obscurité. Pour parvenir à l'arrêt de bus il nous fallait traverser un champ qui, dès le mois de novembre, était couvert de neige que transperçaient les tiges brunes des plantes dénudées. Nous étions toujours en retard et j'étais toujours la seule à avoir pris mon petit déjeuner. Il y avait toujours parmi nous

des cheveux encore humides, aux pointes gelées. Nous nous blottissions au pied de l'abribus, inhalant la fumée de la cigarette de Soraya. Le bus nous emmenait, par-delà l'église arménienne, jusqu'au tramway orange. Il y avait ensuite le long trajet jusqu'à l'école située à l'autre bout de la ville. Nos emplois du temps étant différents, nous revenions chacune de notre côté. Le premier jour seulement, sur les pressantes recommandations de Mme Elderfield, Marie et moi voyageâmes ensemble, mais nous prîmes le tram dans la mauvaise direction et nous retrouvâmes en France. Après cela, j'appris l'itinéraire et m'arrêtais généralement au bureau de tabac situé à côté de l'arrêt de tram où, en attendant le bus, je m'achetais des bonbons présentés dans des bocaux ouverts qui, selon ma mère, grouillaient de microbes étrangers.

Je n'avais jamais été aussi heureuse ni aussi libre. Ce n'était pas seulement à l'atmosphère pesante et angoissante de ma famille que j'échappais mais également à mon horrible école, avec ses petites pestes d'élèves travaillées par les hormones, véritables championnes de cruauté. Trop jeune pour passer mon permis de conduire, je n'avais aucun moyen de m'évader, sauf dans les livres ou en me promenant dans les bois derrière la maison. À présent, je passais mon temps, après l'école, à vagabonder dans Genève. Je n'avais jamais de destination précise mais me retrouvais souvent sur les berges du lac où je regardais les croisières de touristes aller et venir, m'inventant des histoires sur les gens que je voyais, surtout sur ceux qui fricotaient sur les bancs. J'essayais parfois des vêtements chez H&M ou bien je flânais dans la vieille ville

où mes pas me ramenaient vers l'imposant Monument international de la Réformation, vers les visages impénétrables d'éminents protestants de pierre dont j'ai oublié le nom, sauf celui de Jean Calvin. Je n'avais pas encore entendu parler de Borges et pourtant, à aucun moment de ma vie je ne fus plus proche de l'écrivain argentin mort à Genève l'année précédente et qui, dans une lettre exprimant son souhait d'être enterré dans sa ville d'adoption, écrivait qu'il s'y était toujours senti « mystérieusement heureux ». Des années plus tard, un ami m'offrit *Atlas* de Borges, où je découvris avec surprise une immense photo de ces sombres géants auxquels je rendais régulièrement visite, tous antisémites, tous croyant en la prédestination et en l'absolue souveraineté de Dieu. Sur cette photo, Jean Calvin se penche légèrement en avant pour contempler Borges, aveugle, assis sur le rebord de pierre, canne à la main et menton levé. Entre Jean Calvin et Borges, semblait dire la photo, régnait une grande harmonie. Entre Jean Calvin et moi, il n'y en avait aucune, même si moi aussi je m'étais assise sur ce même rebord, les yeux levés vers lui.

Parfois, au cours de mes balades, un homme me dévisageait avec insistance ou bien m'abordait en français. Ces brèves rencontres me gênaient et me laissaient un sentiment de honte. C'étaient souvent des Africains au sourire éclatant, mais un jour où j'étais arrêtée devant la vitrine d'un chocolatier, un Européen vêtu d'un superbe costume s'approcha de moi par derrière. Il se pencha en avant, son visage effleurant mes cheveux, et murmura dans un anglais teinté d'un accent étranger : « Je pourrais te briser en deux d'une seule

main. » Puis il poursuivit son chemin le plus calmement du monde, tel un bateau naviguant sur des eaux immobiles. Je gagnai l'arrêt du tram au pas de course et attendis celui-ci en essayant de reprendre haleine, jusqu'au moment où, à mon grand soulagement, il s'arrêta dans un crissement de freins.

Nous étions censées nous présenter à la table du dîner à dix-huit heures trente précises. Sur le mur derrière la chaise de Mme Elderfield étaient accrochées de petites peintures à l'huile représentant des scènes alpêtres, et encore maintenant l'image d'un chalet, de vaches avec des clochettes ou de quelque Heidi en tablier à carreaux cueillant des baies me rappelle l'odeur du poisson et des pommes de terre bouillies. On parlait très peu pendant ces repas. Ou peut-être était-ce l'impression que j'en avais en comparaison de tout ce qui se disait dans la chambre du fond.

Le père de Marie avait rencontré sa mère à Bangkok lorsqu'il était GI et l'avait ramenée en Amérique où il l'avait dotée d'une Cadillac Seville et installée dans un ranch à Silver Spring, dans le Maryland. Lorsqu'ils divorcèrent, sa mère rentra en Thaïlande, son père déménagea à Boston, et pendant les quinze années qui suivirent Marie fut ballottée entre les deux. Ces dernières années, elle avait vécu exclusivement avec sa mère à Bangkok où elle avait un petit ami dont elle était follement, jalousement éprise et avec lequel elle passait des nuits entières à danser dans des boîtes, ivre ou shootée. Lorsque la mère de Marie, occupée par son propre petit ami et ne sachant plus à quel saint se vouer, informa son ex-mari de la situation, celui-ci extirpa prestement sa fille de

Thaïlande et la transféra en Suisse, renommée pour ses « institutions pour jeunes filles » qui parachevaient leur éducation et les débarrassaient de leur côté indompté et ténébreux pour en faire des femmes aux bonnes manières. Ecolint n'était pas ce genre d'établissement, mais Marie s'avéra trop âgée pour fréquenter l'une de ces institutions. Elle était, selon celles-ci, déjà achevée. Et pas dans le bon sens du terme. Aussi fut-elle envoyée à Ecolint pour effectuer une dernière année de lycée. En plus des règles de la maison Elderfield, il y avait les instructions rigoureuses édictées par le père de Marie concernant l'heure du couvre-feu et, après la razzia de Marie sur le vin de cuisine de Mme Elderfield, ces règles draconiennes furent encore renforcées. Du coup, les week-ends où je ne prenais pas le train pour aller voir mes parents à Bâle, Marie et moi nous retrouvions souvent toutes les deux à la maison pendant que Soraya était sortie.

Contrairement à Marie, Soraya n'avait pas l'air d'une fille à problèmes. Du moins aucun lié à l'irresponsabilité, au désir de franchir certaines frontières ou limites imposées par d'autres, sans se soucier des conséquences. C'était plutôt un sentiment d'autorité qui émanait d'elle, d'autant plus séduisant qu'il provenait d'une source intérieure. Elle paraissait soignée et calme. Elle était petite, à peu près de ma taille, avec des cheveux bruns et raides coupés au carré, un carré Chanel, disait-elle, et des yeux soulignés d'un trait d'eye-liner aile de papillon. Elle avait un duvet de moustache qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, sachant sans doute que celui-ci ajoutait encore à son charme. Mais elle parlait toujours à voix

basse, comme si elle faisait commerce de secrets, habitude qu'elle avait peut-être prise pendant son enfance dans l'Iran révolutionnaire, ou à l'adolescence, lorsque son goût des garçons, puis des hommes, dépassa rapidement ce que sa famille considérait comme acceptable. Le dimanche, quand aucune de nous n'avait grand-chose à faire, nous passions toutes les trois la journée cloîtrées dans la chambre du fond, à écouter des cassettes ainsi que, de cette voix basse rendue encore plus profonde par la cigarette, la description des hommes que Soraya avait fréquentés et des choses qu'elle avait faites avec eux. Si ces récits ne me choquaient jamais, c'est en partie parce que ma connaissance du sexe, sans parler de l'érotisme, n'était pas encore assez solide pour savoir vraiment quoi en attendre. Mais c'était aussi à cause du flegme avec lequel Soraya racontait ses histoires. Il y avait en elle une espèce d'invulnérabilité. En même temps, je suppose qu'elle ressentait le besoin de tester ce qu'il y avait au fond d'elle-même, qui lui était venu sans effort tel un talent inné, et ce qu'il pourrait lui arriver si cela lui faisait défaut. Les relations sexuelles qu'elle nous décrivait semblaient avoir peu de rapport avec le plaisir. Elle donnait au contraire l'impression de se soumettre à une épreuve. C'est seulement quand, au hasard de ses histoires décousues, Téhéran apparaissait et qu'elle racontait ses souvenirs de cette ville, que l'on sentait chez elle un véritable plaisir.

Novembre, après l'arrivée de la neige. On devait déjà être en novembre quand l'homme d'affaires apparut dans nos conversations. Hollandais, au moins deux fois plus âgé que



Soraya, il habitait une maison sans rideaux sur un canal d'Amsterdam mais venait à peu près toutes les deux semaines à Genève pour son travail. Il était banquier, si je me rappelle bien. L'absence de rideaux m'est restée en mémoire parce qu'il avait dit à Soraya qu'il ne baisait sa femme que toutes lumières allumées, lorsqu'il était certain que les gens, sur l'autre rive du Herengracht, pouvaient la voir. Il descendait à l'Hôtel Royale et c'est dans le restaurant de cet hôtel, où son oncle l'avait invitée à prendre le thé, que Soraya le rencontra pour la première fois. Il occupait une table voisine et tandis que son oncle revenait inlassablement, en farsi, sur tout l'argent dépensé par ses enfants, Soraya regardait le banquier décortiquer délicatement son poisson. Maniant ses couverts avec précision, l'air parfaitement calme, il retira l'arête centrale entière. Pas une seule fois, en avalant son poisson, il ne s'interrompit pour enlever une petite arête de sa bouche, comme nous le faisons tous. Il exécuta l'opération de façon exemplaire, sans aucun signe de faim. Il mangea ensuite sans s'étrangler, sans même esquiver la petite grimace de désagrément qui accompagne la sensation provoquée par une minuscule arête vagabonde se plantant dans votre gorge. Seul un certain type d'homme est capable de transformer un acte fondamentalement violent en un geste élégant. Pendant que l'oncle de Soraya était aux toilettes, l'homme demanda l'addition, paya en espèces et se leva en boutonnant son veston sport. Mais au lieu de franchir directement les portes qui menaient dans le hall, il obliqua vers la table de Soraya et y laissa tomber un billet de cinq cents francs. Son numéro

de chambre était inscrit à l'encre bleue à côté du visage d'Albrecht von Haller, comme si c'était Albrecht von Haller qui lui offrait ce précieux renseignement. Plus tard, agenouillée sur le lit de l'hôtel et mourant de froid dans la bise glacée qui entraînait en rafales par les portes ouvertes de la terrasse, elle avait entendu le banquier lui dire qu'il prenait toujours une chambre donnant sur le lac parce que le jet puissant de la fontaine qui s'élevait à des dizaines de mètres dans les airs l'excitait. En nous répétant cela, allongée sur le sol, les jambes posées sur le lit ayant appartenu au fils de Mme Elderfield, elle riait sans pouvoir s'arrêter. Mais elle avait beau rire, il n'empêche qu'ils avaient conclu un accord. Désormais, si le banquier souhaitait prévenir Soraya de son arrivée imminente, il appelait le numéro de Mme Elderfield en se faisant passer pour son oncle. Quant au billet de cinq cents francs, Soraya le rangea dans le tiroir de sa table de nuit.

À cette époque, Soraya fréquentait d'autres hommes. Il y avait un garçon de son âge, fils de diplomate, qui venait la chercher dans la voiture de sport de son père, dont il démolit la boîte de vitesses pendant une balade à Montreux. Il y avait aussi un Algérien d'un peu plus de vingt ans qui travaillait comme serveur dans un restaurant proche de l'école. Elle couchait avec le fils du diplomate, tandis que l'Algérien, qui était vraiment amoureux d'elle, n'avait le droit que de l'embrasser. Parce qu'il avait grandi dans la pauvreté comme Camus, elle avait projeté sur lui un fantasme. Mais lorsqu'il s'avéra qu'il n'avait rien à dire sur le soleil qui l'avait vu naître, elle

commença à se détacher de lui. Cela paraît cruel, mais je l'ai moi-même éprouvé plus tard, ce rejet soudain engendré par la frayeur que l'on éprouve en se rendant compte combien on a été intime avec quelqu'un qui n'était pas du tout comme on l'imaginait, mais quelque chose d'autre, de totalement inconnu. Aussi, lorsque le banquier intima l'ordre à Soraya de laisser tomber le fils du diplomate et l'Algérien, celle-ci n'eut aucune peine à obéir. Cela l'exempta de toute responsabilité envers l'Algérien et sa souffrance.

Un matin, au moment où nous nous apprêtions à partir pour l'école, le téléphone sonna. Lorsqu'elle couperait les ponts avec chacun de ces amants, lui enjoignit le banquier, elle devrait porter une jupe sans rien dessous. Elle nous dit cela tandis que nous traversions le champ gelé sur le chemin de l'arrêt de bus et nous éclatâmes de rire. Mais Soraya s'arrêta et protégea son briquet du vent à l'aide de ses deux mains. Alors, dans l'éclat lumineux de la flamme, je surpris ses yeux et pour la première fois j'eus peur pour elle. Ou peur d'elle, peut-être. Peur de ce qui lui manquait, ou de ce qu'il y avait en elle qui la poussait au-delà des limites que les autres s'imposaient.

Soraya devait appeler le banquier à partir du téléphone de l'école, à certains moments de la journée, même si elle devait pour cela demander la permission de sortir en plein cours. Lorsqu'elle arrivait à l'Hôtel Royale pour un de leurs rendez-vous, une enveloppe l'attendait à la réception, contenant des consignes précises sur ce qu'elle était censée faire

en entrant dans la chambre. J'ignore ce qu'il se passait si elle n'exécutait pas les ordres du banquier ou ne respectait pas ses critères exigeants. Il ne me vint jamais à l'idée qu'elle pût se soumettre de son plein gré à un quelconque châtement. À peine sortie de l'enfance, je crois que ce que je comprenais alors, fût-ce de façon simpliste, c'est qu'elle s'adonnait à un jeu. Un jeu qu'à n'importe quel moment elle était libre de refuser de poursuivre. Qu'elle, mieux que quiconque, savait combien il était facile d'enfreindre les règles mais qu'elle avait choisi, dans ce cas particulier, de les appliquer. Que pouvais-je alors comprendre à ces choses ? Je n'en sais rien. Tout comme trente ans plus tard, je ne sais toujours pas si ce que je vis ce jour-là dans ses yeux, lorsque la flamme du briquet les illumina, était de la perversité, de l'irresponsabilité, de la peur ou son contraire – une volonté inflexible.

Aux vacances de Noël, Marie s'envola pour Boston, je partis dans ma famille à Bâle et Soraya rentra chez elle, à Paris. À notre retour, deux semaines plus tard, quelque chose avait changé en elle. Elle paraissait lointaine, enfermée en elle-même, et passait son temps au lit à écouter son Walkman, à lire des livres en français ou à fumer à la fenêtre. À chaque sonnerie du téléphone, elle se levait d'un bond pour répondre et lorsque l'appel était pour elle, elle fermait la porte et parfois ne réapparaissait pas avant des heures. Marie venait de plus en plus souvent dans ma chambre parce que, disait-elle, la présence de Soraya lui donnait la chair de poule. Allongées toutes les deux dans mon lit étroit, elle me racontait des histoires sur Bangkok et, aussi tragiques fussent-elles, Marie

parvenait à se moquer d'elle-même et à me faire rire. En y repensant, je crois qu'elle m'a appris une chose qui, tour à tour oubliée et revenue en mémoire, ne m'a jamais réellement quittée, une chose concernant l'absurdité, mais aussi la vérité des drames dont nous avons besoin pour nous sentir véritablement vivants.

De janvier, donc, jusqu'à avril, ce que je me rappelle surtout, ce sont les choses qui m'arrivèrent. Kate, la jeune Américaine dont je devins très proche, l'aînée de quatre sœurs, qui habitait une grande maison dans le quartier de Champel et me montra la collection de *Playboy* de son père. La fillette de la voisine de Mme Elderfield que je gardais quelquefois et qui, un soir, se redressa dans son lit en hurlant à la vue d'une mante religieuse sur le mur, illuminée par les phares d'une voiture. Mes longues promenades après les cours. Les week-ends à Bâle pendant lesquels, dans la cuisine, j'amusais ma petite sœur avec des jeux afin de la distraire des disputes de mes parents. Et Shareef, un garçon toujours souriant de ma classe avec lequel, un après-midi, je me rendis au lac et fricotai sur un banc. C'était la première fois que j'embrassais un garçon et quand il enfonça sa langue dans ma bouche, j'éprouvai une sensation à la fois tendre et violente. Je lui plantai mes ongles dans le dos et il m'embrassa encore plus fort. Nous nous contorsionnâmes comme les couples que j'avais parfois observés de loin. Dans le tram du retour, sentant son odeur sur ma peau, un sentiment d'horreur me saisit à l'idée d'être obligée de le voir le lendemain à l'école. Le moment venu, je fis comme s'il n'existait pas

mais, le regard fixé sur un vague objectif, je réussis à capter du coin de l'œil l'image floue de son affliction.

De cette époque, je me rappelle également le jour où, revenant de l'école, je trouvai Soraya dans la salle de bains, en train de se maquiller devant le miroir. Ses yeux brillaient et elle avait l'air de nouveau heureuse et détendue, comme elle ne l'était plus depuis des semaines. Elle me cria d'entrer et insista pour brosser et natter mes cheveux. Son lecteur de cassettes était posé en équilibre sur le rebord de la baignoire et, tout en manipulant mes cheveux, elle chantait en chœur avec lui. Puis, tout à coup, quand elle se tourna pour prendre une épingle à cheveux derrière elle, je vis l'ecchymose violette sur son cou.

Et pourtant je ne doutai jamais de sa force. Je ne doutai jamais qu'elle fût maîtresse de la situation, ne faisant que ce qu'elle voulait. Qu'elle jouât selon des règles consenties voire inventées par elle. Ce n'est qu'en y repensant que je me rends compte combien j'avais envie de la voir sous ce jour : volontaire et libre, invulnérable et n'obéissant qu'à elle-même. Mes promenades solitaires dans Genève m'avaient déjà permis de comprendre que le pouvoir d'attirer les hommes, lorsqu'il se présente, s'accompagne d'une terrifiante vulnérabilité. Mais je voulais croire que l'équilibre des forces pouvait basculer en notre faveur grâce à la détermination, à l'intrépidité ou à quelque chose d'impossible à définir. Peu après le début de sa relation avec le banquier, Soraya nous avait raconté qu'un jour la femme de celui-ci l'avait appelé sur le téléphone de l'hôtel et qu'il avait ordonné à Soraya d'aller dans

la salle de bains, mais elle avait refusé et, allongée sur le lit, avait écouté. Le banquier, nu, lui avait tourné le dos mais n'avait eu d'autre choix que de continuer à parler à sa femme dont l'appel l'avait surpris. Il s'exprima en flamand, nous dit Soraya, mais du ton qu'employaient les hommes de sa famille à elle en s'adressant à leur mère, c'est-à-dire avec gravité, comme légèrement apeurés. Et en écoutant, elle comprit que quelque chose venait d'être dévoilé qu'il n'avait aucune envie de dévoiler et qui modifiait l'équilibre existant entre eux. J'eus davantage de plaisir à écouter cette histoire, si tant est que j'en eusse à en écouter aucune, qu'à essayer d'expliquer l'ecchymose sur le cou de Soraya.

Ce fut pendant la première semaine de mai qu'elle ne rentra pas à la maison. Mme Elderfield nous réveilla à l'aube en nous ordonnant de lui dire si nous savions où était Soraya. Marie haussa les épaules tout en regardant son vernis à ongles écaillé et je tentai de l'imiter, jusqu'au moment où Mme Elderfield déclara qu'elle allait appeler les parents de Soraya et la police, et que s'il lui était arrivé quelque chose, si elle était en danger et que nous taisions une quelconque information, on ne nous le pardonnerait pas et nous ne pourrions nous-mêmes nous le pardonner. Marie eut l'air effrayé et, voyant son visage, je me mis à pleurer. Quelques heures plus tard, la police était là. Seule avec le détective et son coéquipier dans la cuisine, je leur dis tout ce que je savais, ce qui, j'en pris conscience en parlant – perdant le fil et m'embrouillant –, se résumait à assez peu de choses.

Lorsqu'ils eurent fini d'interroger Marie, ils se rendirent dans la chambre du fond et fouillèrent dans les affaires de Soraya. Après leur passage, on eût dit que la chambre avait été vandalisée : tout, jusqu'à ses sous-vêtements, était éparpillé sur le sol et le lit, donnant à la pièce un air de profanation.

Cette nuit-là, la seconde depuis la disparition de Soraya, un violent orage éclata. Marie et moi, allongées dans mon lit et incapables de dormir, ne parlâmes ni l'une ni l'autre de ce que nous redoutions. Le lendemain matin, un crissement de pneus sur le gravier nous réveilla et nous sautâmes hors du lit pour regarder par la fenêtre. Mais quand s'ouvrit la porte du taxi, ce fut un homme qui émergea, les lèvres serrées sous une épaisse moustache noire. Les traits bien reconnaissables de son père donnaient une certaine idée des origines de Soraya, dénonçant par là même l'illusion de son indépendance.

Mme Elderfield nous fit répéter devant M. Sassani ce que nous avions déjà dit à la police. L'homme, grand et intimidant, avait le visage noué par la colère, et je crois qu'elle n'osait pas le faire elle-même. Au bout du compte, Marie, enhardie par sa nouvelle autorité et la nature sensationnelle des révélations qu'elle s'apprêtait à faire, alimenta presque à elle seule la conversation. M. Sassani écoutait en silence et l'on ne savait pas si ce qu'il ressentait était de la peur ou de la fureur. Les deux, sans doute. Il se dirigea vers la porte. Il voulait se rendre immédiatement à l'Hôtel Royale, mais Mme Elderfield tenta de le calmer, répétant ce que l'on savait déjà : le banquier avait réglé sa note deux jours auparavant, on avait fouillé sa chambre, sans résultat. La police faisait



le maximum. Le banquier avait loué une voiture que l'on essayait de localiser. Le mieux était de rester ici et d'attendre les nouvelles.

Pendant les heures qui suivirent, M. Sassani fit les cent pas d'un air sombre devant les fenêtres de la salle de séjour. En tant qu'ingénieur du shah, il était sûrement assuré contre tous les effondrements possibles. Mais le shah lui-même était tombé, et la vaste et complexe structure de la vie de M. Sassani s'était écroulée, bafouant sa science de la sûreté. Il avait envoyé sa fille aînée en Suisse, pays réputé capable de rétablir l'ordre et la sécurité, mais même la Suisse avait échoué à protéger Soraya, et cette trahison lui était, semblait-il, insupportable. À tout instant on l'aurait cru sur le point de crier ou de gémir.

Finalement, Soraya rentra d'elle-même. Comme elle s'était d'elle-même – de sa propre initiative – embarquée dans cette histoire. Ce soir-là elle traversa le champ reverdi depuis peu et arriva à la porte, débraillée mais saine et sauve. Ses yeux étaient injectés de sang et leur maquillage avait bavé, mais elle était calme. Elle ne parut même pas surprise à la vue de son père et tressaillit seulement lorsqu'il cria son nom dont la dernière syllabe s'étouffa dans un halètement ou un sanglot. Il se précipita vers elle et on eût cru, l'espace d'un instant, qu'il allait hurler ou lever la main sur elle, mais elle ne broncha pas. Au lieu de cela il l'attira à lui et l'étreignit, les yeux pleins de larmes. Il se mit à lui parler en farsi d'une manière passionnée et furieuse, mais c'est à peine si elle répondait. Elle était fatiguée, dit-elle en anglais, elle avait besoin de

dormir. D'une voix anormalement aiguë, Mme Elderfield lui demanda si elle voulait manger quelque chose. Soraya fit non de la tête, comme si rien de ce que nous avions à lui offrir ne pouvait plus la satisfaire, et se tourna vers le long couloir qui menait à la chambre du fond. En passant devant moi, elle s'arrêta, tendit la main et me toucha les cheveux. Puis, très lentement, elle poursuivit son chemin.

Le lendemain, son père la remmena à Paris. Je ne me rappelle pas si nous nous fîmes nos adieux. Je crois que Marie et moi étions persuadées qu'elle reviendrait terminer l'année scolaire et tout nous raconter. Mais elle ne réapparut jamais. Elle nous laissa le soin d'imaginer ce qui lui était arrivé. Je la revoyais me touchant les cheveux avec un sourire triste et me persuadai que ce que j'avais saisi était une espèce de grâce, celle d'avoir osé s'approcher du précipice, d'avoir fait face à des ténèbres ou à une terreur et d'avoir triomphé. À la fin juin, mon père termina son année de formation et, devenu spécialiste en traumatologie, nous ramena à New York. Les petites pestes s'intéressèrent à moi quand je repris l'école en septembre et tentèrent de devenir mes amies. À une soirée, l'une d'elles se mit à tourner autour de moi, qui restai imperturbable et immobile. Elle s'émerveilla des changements qu'elle voyait en moi et de mes vêtements achetés à l'étranger. J'étais partie dans le vaste monde et en étais revenue, et même si je n'ouvrais pas la bouche, elles sentaient que je savais des choses. Pendant quelque temps, Marie m'envoya des cassettes sur lesquelles elle me racontait tous les événements de sa vie. Mais elles cessèrent un jour

d'arriver et nous perdîmes le contact. Ce fut pour moi la fin de la Suisse.

Dans ma tête, ce fut aussi la fin de Soraya. Comme je l'ai dit, je ne la revis jamais et tentai une seule fois de la retrouver, l'été de mes dix-neuf ans, alors que je vivais à Paris. Même là, j'agis sans conviction – me contentant d'appeler deux familles Sassani dont le nom figurait dans l'annuaire – avant d'abandonner. Et pourtant, sans elle, je ne crois pas que je serais montée sur la moto du garçon qui faisait la plonge dans le restaurant en face de chez moi, rue de Chevreuse, puis que je l'aurais suivi dans son logement de banlieue, pas plus que je ne serais allée dans un bar avec l'homme plus âgé qui habitait en dessous de chez moi, parlait sans cesse du travail que, je le savais, il ne me donnerait jamais dans la boîte de nuit qu'il dirigeait, et qui, à notre retour dans l'immeuble, m'assaillit sur son palier et me serra sauvagement contre lui. Après avoir regardé un film sur le canapé du plongeur, celui-ci me dit qu'il était dangereux d'entrer chez des hommes que je ne connaissais pas et me reconduisit à mon appartement sans dire un mot. Je ne sais comment, je parvins à me dégager du directeur de boîte de nuit et montai en courant me réfugier dans mon propre appartement, un étage plus haut, mais le reste de l'été, terrifiée à l'idée de le croiser dans l'escalier, j'écoutais ses allées et venues avant de trouver le courage d'ouvrir ma porte et de me précipiter au rez-de-chaussée. Je me disais que si je faisais tout cela, c'était parce que j'étais à Paris pour pratiquer mon français et que j'avais décidé de parler à quiconque me parlerait. Mais au

## Table

En Suisse . . . . .	9
Zoucha sur le toit . . . . .	33
Je dors mais mon cœur veille. . . . .	53
La fin des temps. . . . .	75
Voir Ershadi. . . . .	113
Urgences futures . . . . .	137
Amour . . . . .	159
Au jardin . . . . .	173
Le mari . . . . .	191
Être un homme . . . . .	237
Remerciements. . . . .	269